

te. C'était le genre de combat que préféraient les soldats républicains, parce qu'il est le plus favorable aux troupes régulières. En effet, les Vendéens, comprenant le dessein de leurs adversaires, se retirèrent peu à peu, tout en continuant la fusillade, vers l'entrée du château; mais là, une horrible confusion se mit parmi eux, la porte étant trop étroite pour le grand nombre d'hommes qui s'y précipitaient. Les républicains les joignirent presque aussitôt et pénétrèrent avec eux dans le château, où la résistance se prolongea quelque temps encore. André, pensant bien que le chef vendéen chercherait à faire retraite en profitant des derniers efforts des siens, avait retenu au dehors une partie de son monde pour surveiller toute tentative d'évasion. En effet, une petite porte, cachée dans l'ombre projetée par une tour, s'ouvrit, et l'on vit sortir quelques hommes qui s'avancèrent avec précaution en se cachant dans les roseaux. Mais presque au même moment, les fenêtres d'un appartement du château volèrent en éclats sous les coups de crosses de fusils, et une décharge fut faite sur les fugitifs, qui tombèrent. André les fit relever, et, comme ils n'étaient que blessés, ordonna de les transporter au château.

Un des blessés était effectivement le chef des rebelles. Frappé mortellement, il demanda à voir l'officier qui commandait les troupes républicaines. André se rendit à ce désir, après avoir prescrit les dispositions nécessaires pour le cas où les Vendéens reviendraient en forces essayer de reprendre le château.

Le prisonnier était étendu sur un mauvais matelas, dans une vaste salle où rez-de-chaussée, imparfaitement éclairée par quelques flambeaux grossiers et un grand feu que les soldats avaient fait dans la cheminée.

— Monsieur, dit-il en apercevant André, nous sommes ennemis, et quoique, dans cette guerre implacable, la haine survive même à la défaite, je vous ai prié de venir pour vous demander un service.

— Je suis à votre disposition, répondit André; vous savez d'ailleurs que ce n'est pas notre faute si cette guerre implacable, comme vous dites, traîne après elle tant d'horreurs.

— Je sais, reprit le blessé, que le général Marceau fait tout ce qui lui est possible pour arrêter le carnage; mais vous n'obtiendrez rien de vos soldats, exaspérés par les superstitieuses atrocités de ces stupides paysans...

— Vous n'êtes pas de ce pays? interrompit André.

— Non, Monsieur, heureusement. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Je vais mourir et n'ai plus que quelques instans à dépenser. Rendez-moi le service de m'écouter sans m'interrompre.

Il se recueillit un instant et reprit :

— Je m'appelle le marquis de Lucenay...

Ce nom fit tressaillir André; le mourant ne s'en aperçut point et continua :

— Emigré un des premiers, je ne suis venu ici que tout récemment, sur l'ordre formel des princes et contre mon gré; car je laissais en Allemagne des amis, des compagnons d'armes avec lesquels je combattais depuis long-temps. Je savais ce que je trouvais en ce pays : des troupes indisciplinées, des chefs en désaccord, une contrée ruinée, des défaites inévitables. Je ne me trompais pas, et mes espérances ont été dépassées. Ils ne sauront jamais là bas tout ce que j'ai souffert ici en quelques mois. Je meurs pour leur obéir, mais je meurs inutilement.

Il se tut. André le contemplait avec une douloureuse émotion. Cet homme avait fait le malheur de sa vie; il lui avait arraché tous ses rêves d'avenir; il lui avait pris sa liberté; cet homme avait bâti son bonheur sur le malheur d'André. Et maintenant les deux rivaux se trouvaient en présence, l'un mourant et vaincu,

l'autre plein de vie et victorieux; celui-là l'âme remplie d'amertume et de désespoir, celui-ci compatissant et animé d'une sainte confiance dans la cause qu'il défendait. Une heure auparavant, André aurait cherché le marquis pour lui arracher la vie; maintenant, il le plaignait de mourir et de mourir ainsi.

— Après tout, reprit M. de Lucenay sortant de sa rêverie, tout cela n'est peut-être qu'une expiation du mal que j'ai fait, et c'est pour le réparer, s'il en est temps encore, que je vous ai prié de vous rendre auprès de moi. Il y a environ dix ans, j'ai, par une lâche vengeance, obtenu une lettre de cachet contre un homme que je soupçonnais avoir inspiré de l'intérêt à une femme que j'aimais. Cet homme fut mis à la Bastille. Il n'en est sorti que le 14 juillet 1789. Ce qu'il est devenu, je l'ignore; je n'ai pas cherché à le savoir; mais, depuis le jour où je l'ai privé de sa liberté, je n'ai plus été heureux; une basse jalousie s'était emparée de moi; j'ai rendu malheureuse ma femme, que j'aurais dû respecter et admirer; je l'ai calomniée lâchement, car elle n'avait personne à qui se plaindre, à qui demander protection et justice. Emigré, puis chassé de mon pays, jeté dans une guerre atroce et misérable, j'y ai cherché, j'y ai trouvé une mort qui m'affranchit du malheur et de mes remords.

Voici maintenant ce que j'ai à réclamer de vous. Cet homme que j'ai persécuté, il faudrait le retrouver; il s'appelle André...

— André Lambert! interrompit presque involontairement le chef de brigade.

— André Lambert, répéta le marquis étonné; le connaissez-vous donc?

— C'est lui-même qui vous écoute, monsieur de Lucenay.

— Vous, s'écria le mourant avec une sorte de terreur! vous, André Lambert!... Ah! le ciel est donc juste, comme ils disent. Eh bien! qu'il en soit selon sa volonté. André Lambert, il faut maintenant que vous alliez retrouver la marquise de Lucenay.

— Elle vit, Monsieur?

— Je le crois, je l'espère, répondit le marquis d'une voix sombre. Je l'ai, en partant pour la Vendée, laissée à Coblenz, malade et trop faible pour se retirer, comme je voulais qu'elle le fit, plus avant en Allemagne. Coblenz ne peut tarder à tomber entre les mains des Français; vous saurez donc bientôt et facilement si la marquise y réside encore. Là ou ailleurs, vous lui remettrez cette lettre que j'ai écrite pendant le dernier combat; elle contient mes dernières volontés... et la demande d'un pardon que je n'ai point mérité.

Depuis que M. de Lucenay avait appris qu'il parlait à André l'excitation febrile qui l'avait soutenu jusque là s'était affaiblie peu à peu; sa parole était devenue moins rapide et plus sourde. Après les derniers mots qu'il venait de prononcer, il semblait anéanti et près d'expirer; il eut à peine la force de murmurer encore : — A présent, Monsieur, comme un prêtre n'est pas là pour m'aider à mourir en chrétien, promettez-moi d'accomplir mes derniers vœux... pardonnez-moi... et laissez-moi mourir en soldat.

Il rejeta sa tête sur l'oreiller, passa la main sur son front, comme pour en écarter une idée impotente et expira.

Cet événement attrista profondément André et acheva de le dégoûter de la guerre de Vendée. Marceau, d'ailleurs, venait d'être appelé à l'armée de Sambre-et-Meuse. André demanda l'autorisation de suivre son général, et l'obtint par l'entremise d'Antoine. En passant à Paris, il se fit accorder un congé qu'il voulait employer à se procurer des renseignements sur la situation de la marquise.

Ce n'était pas là une entreprise facile. Coblenz était encore au pouvoir des Autrichiens;

les relations avec les émigrés étaient formellement interdites et sévèrement punies par le gouvernement français. Mais la passion ne connaît pas d'obstacles. André, au risque de sa vie, franchit la frontière, se présenta à Coblenz sous un déguisement, se donnant pour un envoyé du marquis de Lucenay, chargé d'une mission importante auprès de la marquise. Les preuves qu'il put fournir à l'appui de cette allégation, soit en parlant avec détails des événements de la Vendée, soit en montrant la lettre dont il était porteur, le firent accueillir des émigrés français en résidence à Coblenz. Ce ne fut pas toutefois sans répugnance qu'il se mit en relations avec ces hommes armés contre leur patrie, avec ces Français qui s'étaient mis à la suite des ennemis de la France. L'intérêt tout spécial qui le faisait agir, ce qu'il savait de la triste condition d'Antoinette, purent seuls lui donner le courage de rester à Coblenz. Après bien des recherches infructueuses, il finit par découvrir que Mme de Lucenay habitait une pauvre maison dans un des quartiers les plus retirés de la ville. Il s'y rendit aussitôt. La demeure de la marquise était, en effet, une des plus misérables. Lorsque André frappa à la porte, une vieille femme aux habits délabrés vint lui ouvrir, et, après qu'il eut demandé la marquise de Lucenay, l'introduisit dans une chambre dont la nudité et le désordre n'annonçaient que trop clairement la misère et la souffrance de ceux qui l'habitaient. Le cœur d'André se serra cruellement et ses yeux se remplirent de larmes quand la vieille lui montra silencieusement un grabat sur lequel gisait une femme en proie à la fièvre et épuisée par la maladie.

Comme la marquise, car c'était elle qui gisait là, n'avait pas paru remarquer la présence d'un étranger, la vieille s'approcha du lit en disant :

— Madame, voici quelqu'un qui vous demande.

La malade souleva la tête et jetant autour d'elle un regard incertain :

— Que me veut-on? dit-elle.

La vieille répéta sa phrase en indiquant du doigt André toujours immobile.

— Pardon, Monsieur, dit la marquise; je ne vous voyais pas et je reçois si peu de visites que je n'aurais pas compris ce qu'on m'avait dit. Quel objet vous amène ici?

— Vous êtes souffrante, Madame, dit André. J'ai à vous parler d'affaires sérieuses; il vaudrait mieux peut-être attendre que vous ayez repris quelque force.

— Hélas! Monsieur, attendre, ce serait risquer de me trouver plus faible encore, car chaque jour mes forces diminuent. Je ne me relèverai pas de ce lit où je suis couchée.

André n'eut pas le courage de repousser cette triste prédiction; la mort était visiblement empreinte sur le pâle visage de la marquise. La vieille femme s'était éloignée pendant ces premières paroles.

— Je suis porteur de tristes nouvelles, Madame, reprit André après un instant de silence, pendant lequel il réunissait tout son courage. J'arrive de la Vendée.

— Vous avez vu M. de Lucenay?

— J'ai assisté à ses derniers moments.

— Il est mort. Oh! mon Dieu! s'écria Antoinette sans chercher à retenir ses larmes.

André avait prévu cette douleur; il la trouvait juste et naturelle; il eût blâmé la marquise d'apprendre avec indifférence la mort de son mari, quelque malheureuse qu'elle fût par lui. Cependant l'égoïsme est si profondément enraciné dans le cœur humain, que ces larmes données à un rival, et à un rival mort, affectèrent péniblement André. Mais sa noble nature reprit le dessus presque aussitôt, et il réprima ce mouvement indigne.